

Anita Gauran

anita03.g@gmail.com
+33 (0) 6 24 40 03 53

Photosensible

S'il on y rencontre des bustes antiques et des bas-relief médiévaux, le fait anachronique dans l'œuvre d'Anita Gauran n'est pas à désigner dans ce répertoire, mais en premier lieu dans la manière dont il se constitue. En effet, l'attitude la plus singulière au sein d'une génération qui poursuit intensément la pratique de l'appropriation d'images maintenant que toutes sont disponibles sur le web – ce catalogue infini de colonnes grecques qui jalonnent étrangement l'esthétique dite « post-internet » –, est bien celle qui préside à cet art iconodule : Anita Gauran visite des musées et des sites archéologiques munie d'un appareil argentique.

De retour dans l'atelier, pas de photoshopage ni d'impression numérique donc, mais un travail patient dans la chambre noire dont elle ressort des épreuves qu'elle a révélées de ses propres mains. Et cette maïeutique n'a rien en commun avec la nostalgie ou le romantisme, pour preuve les traitements qu'elle fait subir à ses images sources, quand les grotesques sont affublés de masques de mardi gras, les Apollons de chaînettes de teenagers ou qu'apparaissent dans d'autres rayogrammes bouteilles en plastiques, teddy bears... Il serait erroné de voir cependant, dans ce caviardage par insolation sur des vestiges en situation d'exposition muséale une énième manifestation d'une critique institutionnelle (l'anachronisme n'a rien à voir non plus avec la redondance). Mais des avant-gardes qui pratiquaient le montage ou des manipulations critiques des appropriationnistes dans les années 1970, l'artiste a hérité de cette énigme solidement enchâssée dans le phénomène d'apparition des images. Aussi le rayogramme, la prise d'empreinte ou le transfert fonctionnent-ils symboliquement comme autant de techniques d'auscultation dans ce qui pourrait être un processus heuristique matérialiste. Plus encore, il semble que l'artiste se munisse de tous les outils et formules chimiques de la photographie analogique dans ce qui a trait à une dialectique de la re-exposition ou de la duplication autant qu'à la magie blanche. A ce titre il n'est pas anodin de reconduire les expériences de radiations pour lesquelles Breton voyait en Man Ray la figure de l'artiste médiumnique. Dans les rayogrammes d'Anita Gauran, le fantôme de l'objet laissé par contact direct sur l'image instaure dans tout le reste de l'œuvre, tel une manipulation vaudou sans retour, une mécanique (des fluides) sur le motif présence-absence, apparition-disparition ou caché-découvert. Il s'agirait de ne pas minimiser la charge érotique d'une telle chorégraphie – et la plupart de ces lapidaires sous cloche ou sur socle sont bien des fragments de corps photographiés. Car il est évident qu'un des principes actifs dans cette opération de réparation de l'aura par réincarnation dans la matière photographique et dans l'espace physique de sa re-exposition (où la photographie de sculpture tend à redevenir sculpture dans ses modes de présentation), c'est le désir.

Julie Portier, 2016.

Anita Gauran visits museums and archaeological site with camera. Back into the studio, no photoshopage or digital printing, therefore, but a patient work in the darkroom. Even if her universe is made of ancient and medieval figure, Anita Gauran's work is not anachronistic but rather militant. Indeed, her attitude is unique within a generation that intensely pursues a practice of image appropriation now all available on the web : this infinite catalog of Greek columns that nourishes the strangely called post Internet aesthetic.

Her approach has nothing to deal with nostalgia or romantism. Rayograms, impressions or transfers do work symbolically as auscultation technics in what could be called a process of materialistic revelation. Moreover, it seems that the artist uses all tools and chemical formulas of analogue photography within a dialectic of duplication or even a white magic. As such it is not trivial to extend Man Ray's radiation experiments in which Breton saw the figure of the artist mediumship. In Anita Gauran's rayograms, the ghost of the object in direct disappearance-appearance or discovered-hidden.

Mousse Magasine, 2016

The present artistic research engages with the evidence left from traces of the past, revealing it in an unexpected approach. It takes shape in a compiled patchwork that confronts different materials such as found objects and photographs. These are revived in such a way to become new archaeology as much as fiction. The basic approach in this is to use all mediums that have a strong connection to reality: photography, imprints, marks...

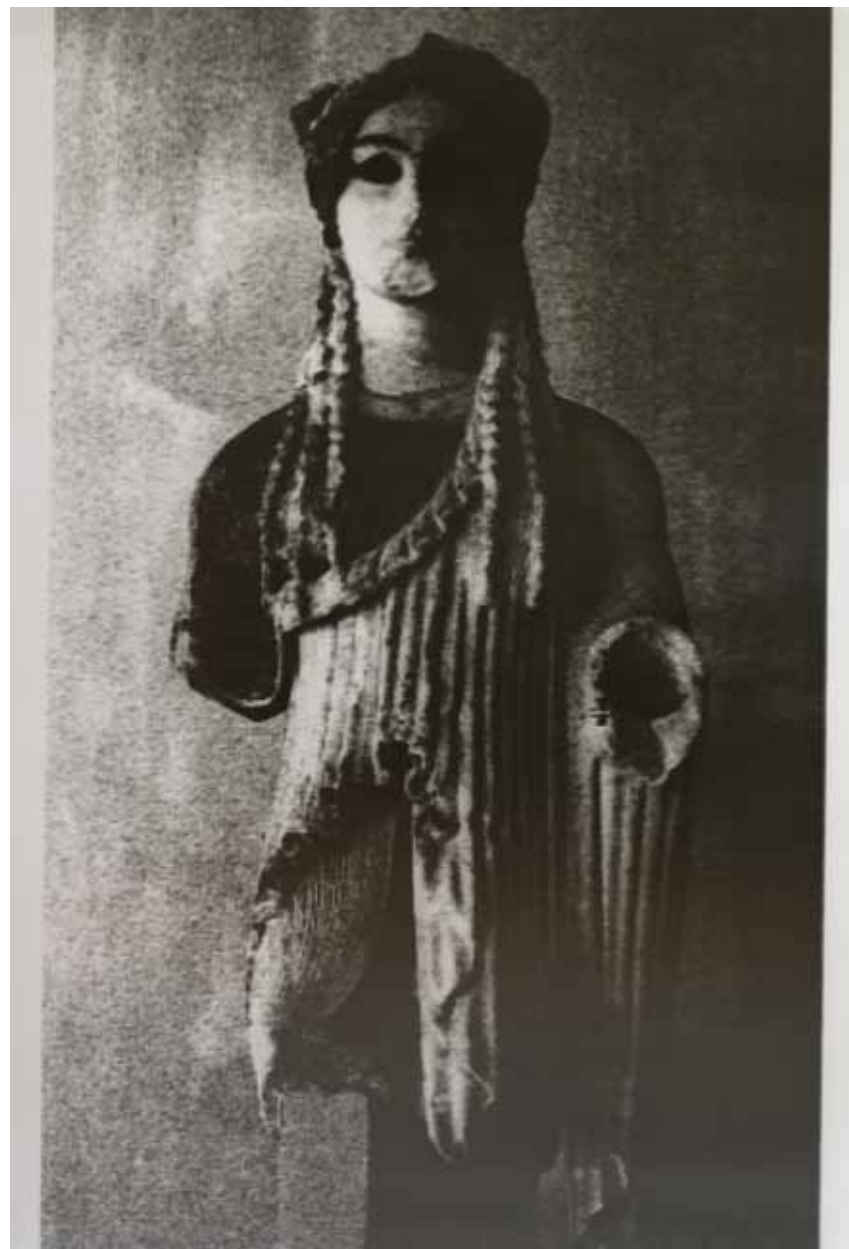
Les prises de vue tournent autour de ces figures antique appelé Korès, de face, de dos,...

Après avoir scanné le négatif, j'ai remplacé l'agrandisseur par un vidéoprojecteur, l'image est projeté directement sur le papier photosensible.

Ces figures que l'on a oublier resurgisse dans un état de transition, des informations ont disparues, l'image très nette du négatif est pixélisé.

Le papier brillant provoque des reflets qui peuvent être rapprochés avec ceux des écrans. Les photographies ont été travaillés pour être très grise, comme mal fixer, pour accentuer l'impression que ces figures nous échappent.

Sans titre,
2016, épreuve argentique noir
et blanc sur papier baryté collé
sur dibond, 99 x 148 cm.





Sans titre,
2016, épreuve argentique noir
et blanc sur papier baryté collé
sur dibond, 104,5 x 106 cm.



Cet ensemble d'images s'appuie sur la découverte que le papier photosensible périmé se développe sans passé par la chimie du révélateur, simplement à la lumière du jour.

Ainsi sont assemblés, dans une installation évolutive et éphémère, des empreintes de films photographiques réalisés dans plusieurs musées.

Des rhodoïdes imprimés, représentant une collection de figures antiques, sont fixés sur des papiers photosensibles non développés. Durant l'exposition, je viens retirer les films dévoilant leurs empreintes.

L'exposition à la lumière sans fixation chimique estompe les représentations qui s'uniformisent progressivement et disparaissent avec le temps livrant des images fugaces, parfois déformées.

Sans titre,
2017, papiers photosensibles,
rhodoïdes, scotch, épingles,
dimensions variables.





Sans titre,
2017, papiers photosensibles,
rhodoïdes, scotch, épingles,
dimensions variables.



Des empreintes d'objets sont inscrites en blanc sur des reproductions de sculptures. Ce procédé est utilisé dès les origines de la photographie et par les surréalistes, notamment Man Ray qui le renommait Rayogrammes en référence à son propre nom. J'utilise le photogramme en le couplant avec le tirage traditionnel pour déplacer l'histoire de l'œuvre choisie. Les photographies sont installées de façon à remplir l'intégralité d'un mur ou d'une cimaise ; à égale distance l'une de l'autre, formant une sorte de grille.

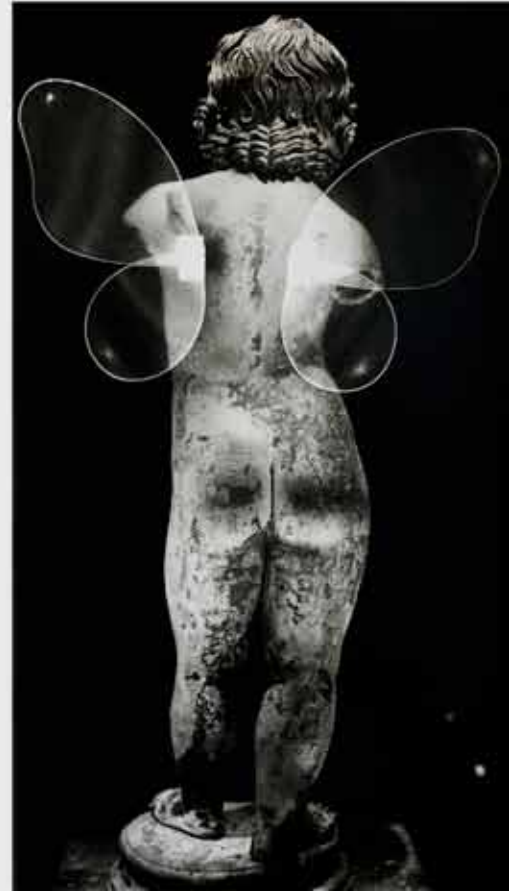
Mur de rayogrammes,
2013 - 2015, épreuves
argentique noir et blanc sur
papier baryté, épingles, 387 x
155 cm.
Mur exposé à la galerie Eva
Vautier à Nice.

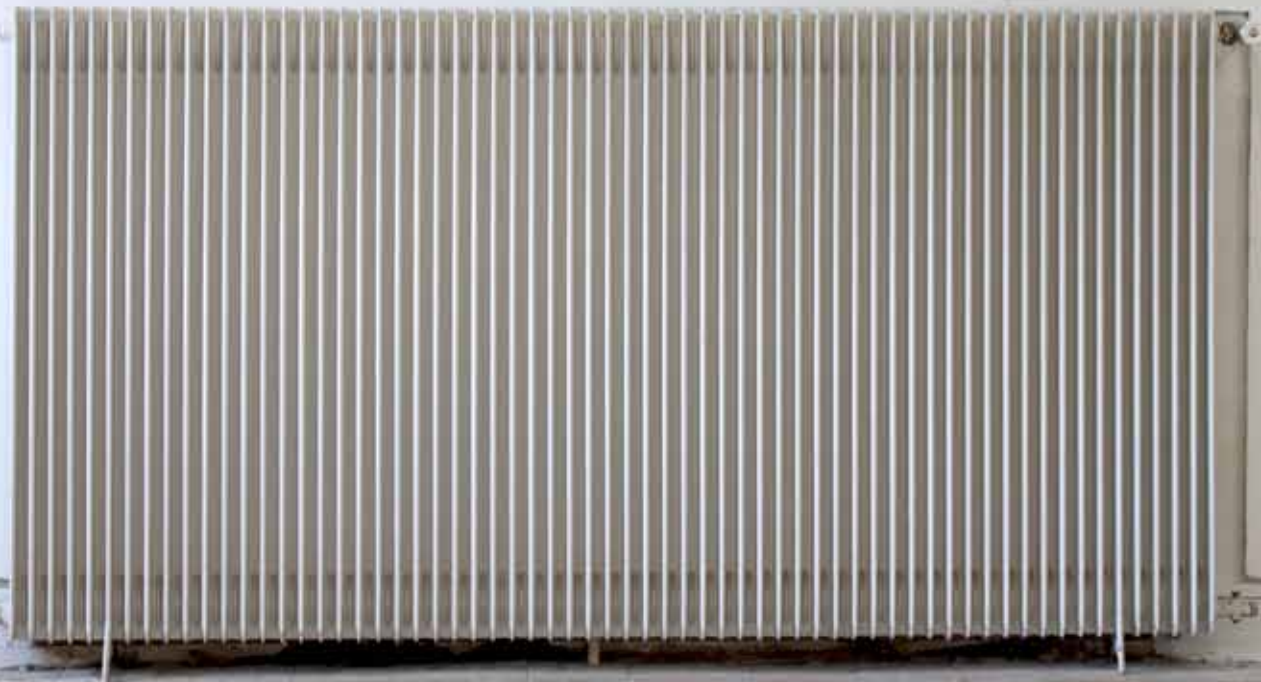




Mur de rayogrammes,
2017, épreuves argentique noir
et blanc sur papier baryté collé
sur dibond,
240 x 140 cm.
Production Musée de l'Éphèbe
d'Agde.







Le cadre de la photographie d'une fresque de Fontainebleau est réalisé en mousse. Matériaux atypique, il surjoue sa fonction. Le cadre devient une sorte de chantilly, d'amortisseur, de fabrique.



Sans titre,
2016, épreuve argentique noir
et blanc sur papier baryté collé
sur dibond, mousse expansive,
113,5 x 151 cm.

Ces trois photographies ont été prises en Grèce. L'ensemble est soutenu au mur par une plinthe au motif «Grec», qui s'apparente à un socle.



Sans titre,
2014, épreuves argentiques
sur papier RC brillant, plinthe
« Grecque », 157 x 52 cm.

